

CAROLINE DAY

LA
VIE
SELON
HOPE NICELY



roman
l'Archipel

CAROLINE DAY

LA VIE SELON
HOPE NICELY

*traduit de l'anglais
par Isabelle Saint-Martin*

l'Archipel

Collection « Instants suspendus »
dirigée par Virginie Fuertes

Ce livre a été publié en anglais sous le titre
Hope Nicely's Lessons for Life
par Bonnier Zaffre, une division de Bonnier Books UK Limited,
Londres.

Notre catalogue est consultable à l'adresse suivante :
www.editionsarchipel.com

Éditions de l'Archipel
92, avenue de France
75013 Paris

ISBN 978-2-8098-4323-1

Copyright © Caroline Day, 2021.
Copyright © L'Archipel, 2022, pour la traduction française.

I

PRÉSENTATION ET OUVERTURE

PROLOGUE

Je m'appelle Hope Nicely. Hope comme Espérance. Et Nicely comme Belle. Belle Espérance.

Pourquoi ai-je voulu écrire ce livre ? Facile. Ça va changer ma vie. Jamais, je n'avais abordé ce genre d'activité. Je n'aurais pas cru pouvoir me mettre à rédiger un bouquin. Pas un vrai, en tout cas. Enfin – hop là –, la plupart de mes professeurs auraient affirmé que j'étais la dernière personne capable d'accomplir ça, que je n'avais aucune chance d'arriver au bout. Jamais de la vie, Hope Nicely. Pas si le livre fait plus d'une page. Mon cerveau ressemble à un vide-grenier, voilà ce qu'ils m'ont toujours déclaré – les professeurs, à l'école. Un fichu vide-grenier, avec tout ce fatras tellement amoncelé qu'on ne distingue rien de ce qui s'y trouve, juste plein de vêtements, de rideaux, de jouets, entassés en une grosse masse. Ce n'est pas un vrai vide-grenier, bien sûr – comme celui de l'église, qui se tient chaque été, où il faut payer cinquante pence pour entrer et où l'on peut trouver aussi bien un sweat Nike qu'une théière jaune ou une sorbetière encore dans sa boîte d'origine. Ce n'est pas un vrai vide-grenier parce que ce serait

impossible. C'est juste mon cerveau qui s'empêtre un peu.

Ma patronne le dit aussi. Karen, ma patronne. Raison pour laquelle je dois faire les promenades en compagnie de quelqu'un d'autre. Jamais seule avec les chiens. Sinon, j'oublierais lesquels j'ai emmenés. Si j'étais seule, je déposerais à la maison ceux des voisins et laisserais les miens courir dans les bois. Parce que je n'ai jamais trop su me concentrer. C'est sans doute pour ça que j'ai un peu de mal à écrire ce livre, mon livre. D'autant que je ne suis pas très douée pour – comment dire ? Hop là, ça va me revenir, j'en suis sûre... Je me laisse très facilement distraire, on disait toujours ça de moi, à l'école. Volatile. Comme un bourdon. Bzzz, bzzz. Une vraie passoire. Mon esprit erre et ma mémoire... Enfin, moins on en dira...

Persévérer! Là, je savais que cela me reviendrait. C'est comme ça que les mots fonctionnent. Maman les compare à des chiots qui vous apportent une balle et détalent au moment où vous allez la saisir ; en fait, ils veulent juste jouer et on n'a qu'à leur tourner le dos pour qu'ils rapploient et la déposent à vos pieds. Juste pour vous taquiner. Mon cerveau est comme ça. *Persévérer.* Ce en quoi je ne suis pas trop douée. On a toujours dit ça de moi. Tous mes professeurs. Et aussi Karen. C'est ma patronne. Voilà, j'ai un petit problème, une légère tendance à m'embrouiller quand j'ai trop de choses à penser. Et puis, je...

Je parle trop. Tout le monde me le reproche. Je ne fais pas la différence entre ce que je dois dire et ce que je dois garder pour moi. Parfois je le proclame à haute voix,

parfois ça reste dans ma tête. Je ne sais jamais. Et c'est pire, dit maman, Jenny Nicely, quand je m'inquiète, ou quand je suis excitée, ou quand je n'ai pas assez dormi, ou certains jours quand ma langue a trop de choses à raconter. Alors ce que je fais – comme en ce moment – consiste à m'asseoir sur mes mains et à me dire : Hope Nicely, il faut compter jusqu'à trois, et je compte. Un, deux, trois.

Maintenant, je dois avouer que je ne suis pas douée en calcul et, quand j'ai affaire à des nombres plus grands, ils peuvent flotter hors de ma tête comme des ballons dans le ciel. Mais, un, deux, trois, c'est simple comme un clin d'œil. Même moi, j'arrive à ne pas laisser un, deux, trois me glisser entre les doigts comme des ficelles de ballons. J'ai fait ça avec maman, Jenny Nicely, une centaine de fois. Un million. M'entraîner. M'asseoir sur mes mains. Un, deux, trois. Calme-toi. Ralentis. Compte. Ne dis pas à tout le monde ce qui se passe dans ta tête. Pense aux autres gens, quand ils t'écoutent, essaie de ne pas trop parler, parler, parler.

Et me voilà – regardez – assise sur cette chaise, les mains aplaties sous les fesses. Je contemple la grande table ronde, les gens assis autour. Et j'inspire un bon coup, compte encore jusqu'à trois. Puis je compte les gens autour de la table – grande et ronde, ai-je précisé ? Non – hop là – ce n'est pas du tout ce que je voulais dire. Ovale. Vous savez, le même mot qu'une forme que les chiots attrapent. Grande table *ovale*. Pas ronde. Ovale. Et il y a une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix personnes autour de la table *ovale*. Comme ces chiffres me sont venus sans effort, au lieu de

se cacher dans les recoins de ma tête ! Je me sens calme, maintenant, l'esprit clair. Et je recommence. Depuis le début...

I

Je m'appelle Hope Nicely. Hope comme Espérance. Et Nicely comme Belle. Belle Espérance. J'ai vingt-cinq ans, j'exerce le métier de promeneuse de chiens, et je vis avec maman, Jenny, à proximité de la gare, à Station Close. Je suis ici parce que je vais écrire un livre; rien d'historique – comme pour cette femme avec ses lunettes tenues par une chaînette autour du cou, qui vient de nous dire que le sien se déroulait pendant la Révolution française – ni de policier comme pour l'homme à ma gauche – non, à ma droite – avec sa méga-montre toute dorée. Non, c'est à ma gauche. Parce que, bon, si je sors mes mains de sous mes fesses, et que je courbe le pouce et l'index devant le majeur replié, ça forme un G sur la main gauche. Mon livre sera – je cherche les mots et ils me viennent car j'ai l'esprit clair et détendu – de la *non-fiction*. Ça veut dire du vrai. Pas de la *fiction*. Pas une histoire inventée. Ça s'appelle des mémoires. Ou une autobiographie. Sur ma vie.

Et j'ai beaucoup d'autres choses à dire sur l'importance de ce livre. Il va m'aider à trouver ma mère biologique, à comprendre pourquoi elle m'a abandonnée,

même si ça s'est bien terminé pour moi. C'est ce livre qui va me fournir le mot que je n'arrive pas à formuler pour le moment, genre l'heure de fermeture. Et maman, Jenny Nicely, dit que ça me fera beaucoup de bien d'écrire ce livre. Ce sera une « belle performance ». Mais je ferais mieux d'arrêter de bavarder, maintenant, car l'écrivaine, notre professeure – Marnie Shale, qui a publié quatre romans et a été sélectionnée pour un prix dont je ne me rappelle plus trop le nom mais je crois que c'est comme du café – se penche sur son siège en face de moi devant la table ronde. Et elle sourit en me tendant les mains. Table ovale. *Ovale*. Je sais – parce que j'ai joué ce rôle avec maman, Jenny – que c'est un indice dont elle va parler. Et j'ai envie de lui dire des tas d'autres choses sur mon livre et pourquoi j'ai tant besoin de l'écrire, je bouillonne d'impatience, pourtant, je reste de nouveau assise sur mes mains, à respirer profondément en me répétant que c'est à elle de parler maintenant : chacun son tour. C'est comme ça que fonctionnent les conversations et ça signifie que tout le monde a sa chance, pas juste une personne qui ne cesse de parler, parler et encore parler. Je me penche aussi vers elle – on appelle ça « imiter » – et je me dis d'arrêter mon bavardage. C'est à moi d'écouter, maintenant.

Difficile de rester tranquille. Un bourdonnement m'emplit la tête et j'ai envie de crier. J'ai envie de lui lancer, écoutez-moi, écoutez ce que j'ai à dire au sujet de mon livre. Mais je compte mentalement. Un, deux, trois. Un, deux, trois. Un. Deux. Trois.

Et j'arrête. Parce que c'est à mon tour d'écouter.

— Bonjour, Hope.

C'est Marnie Shale, avec ses cheveux qui virevoltent quand elle parle. Elle a la voix grave et douce, je pense qu'elle doit être écossaise car ses paroles résonnent un peu comme une musique que j'aurais déjà entendue. À vrai dire, je ne suis pas très bonne en accents, mais je ne crois pas qu'elle vienne d'Harpenden, car elle n'articule pas comme moi, ni comme Jenny Nicely, maman, ni comme Karen, ni comme les gens dans les boutiques autour de chez nous. Il existe tellement d'accents. Écossais, irlandais, américain, et aussi l'accent des Cornouailles où on est allés en vacances cet été, et Kingston en... je ne me rappelle plus où... mais c'est de là que vient quelqu'un. Quelqu'un que je connais. Je ne sais plus qui.

— Je suis particulièrement ravie de ta participation à notre atelier d'écriture.

Marnie Shale me sourit puis regarde autour d'elle les autres gens présents dans la salle pour leur parler du cours, de la bourse d'études qu'elle a proposée et que j'ai remportée, pour dire combien il est important que nos récits s'adressent à chacun d'entre nous, combien il devient vital que les voix d'aujourd'hui ne soient pas les mêmes que celles entendues depuis ex-centaines d'années – c'est bien ce qu'elle dit, « ex-centaines » comme pour ex-mari. Et quand elle parle, ses mains et ses bras l'accompagnent en faisant de grands gestes. Et elle précise que, pendant des siècles, les femmes n'ont pas pu écrire à moins de se faire passer pour des hommes et

que, de toute façon, l'écriture restait réservée aux castes privilégiées.

— Une femme, poursuit-elle, doit avoir son propre argent ainsi qu'une pièce où se retirer seule pour écrire de la fiction.

Elle marque une pause et ça hoche beaucoup la tête autour de moi. Mes voisins ont ouvert un cahier devant eux pour prendre des notes. Certains ont sorti leurs ordinateurs et, une fille, juste son téléphone qu'elle brandit, comme si elle filmait Marnie Shale – comme si Marnie Shale était célèbre – et qu'elle voulait passer la vidéo sur Twitter ou Facebook.

Le doigt levé, je fredonne, les lèvres serrées, parce que mon cerveau a oublié que je ne suis pas à l'école – mais c'est bien ce qu'il fallait faire, bien que je l'oublie d'habitude, sinon, on appelle ça « interrompre ». Alors j'attends, jusqu'à ce que Marnie Shale hausse les sourcils en souriant vers moi :

— Oui, Hope ?

— Je n'écris pas de la fiction, mais de la *non-fiction*. C'est une autobiographie. Mon récit est authentique, il parle de moi et il va m'aider à trouver ma mère, et ça va la faire venir et... et j'ai mon propre argent. Parce que j'ai un vrai métier. Et j'ai aussi une chambre à moi. Mais ce n'est pas de la *fiction*, c'est de la *non-fiction*. C'est réel et très important parce que ma mère biologique va...

— Bien vu, Hope.

Ce n'est pas désagréable, même si elle m'a interrompue en tendant la main dans ma direction, la paume ouverte – pour me signaler, en fait, que c'est encore son tour de parler et aussi parce que c'est la prof. Un

professeur a le droit de prendre la parole quand on est encore en train de parler, pas besoin de hurler ou de se cogner la tête sur le bureau, parce que ce n'est pas vraiment une interruption ; il est là pour enseigner. D'ailleurs, elle sourit pour me prouver qu'elle n'est pas fâchée. Alors je lui rends son sourire.

— Absolument, Hope. Bien vu. Et l'œuvre dans laquelle Virginia Woolf a justement affirmé la même chose, était également une non-fiction. Toutefois son message tourne davantage autour de l'idée qu'on ne peut voir la créativité comme un cadeau qui s'épanouirait dans un vase clos.

En fait, j'ai un peu de mal à comprendre car je ne vois pas trop pourquoi elle parle de fermer un vase. Maman, Jenny, en a un grand rouge mais je préfère ne pas demander ce que ça signifie, car ce n'est pas mon tour de parler. Je vais continuer d'écouter attentivement.

— Seuls certains êtres chanceux, puissants, privilégiés...

Du pur Marnie Shale avec son accent chantant écossais.

Ça y est, c'est la Jamaïque ! Là où se trouve Kingston. Et la personne qui vient de Kingston en Jamaïque est Julie Clarke, mon assistante sociale, enfin plus tout à fait, puisqu'elle a pris sa retraite. Mais elle continue de passer tous les jeudis soir pour voir comment je me porte. Et elle parle avec cet accent, qui ne ressemble pas trop à celui de Marnie Shale. On dirait plutôt que chacun des mots qu'elle prononce se rétrécit peu à peu. Alors que ce nom « Jamaïque » me revient à l'esprit, j'ai envie de le crier, mais je le dis juste tout bas. Comme si je ne faisais

qu'y penser. Sans le prononcer. Je crois que personne ne m'a entendue, sauf peut-être l'homme au foulard brillant noué autour du cou, près de Marnie Shale. Je le suppose car il se tourne vers moi en émettant une sorte de chut, suivi d'un soupir. Genre: « Chuuut ! »

C'était lui qui se trouvait dans l'ascenseur quand je suis arrivée aujourd'hui. Il parlait à la femme aux lunettes tenues par une chaîne, et j'ai demandé à quel étage se trouvait l'atelier d'écriture et il a mis un bon moment à me répondre: « Au second. » Puis il m'a tourné le dos pour ne plus regarder qu'elle. Là, il lui a murmuré quelque chose mais j'ai quand même entendu: « Moi qui croyais venir ici pour apprendre à écrire, je me demande s'il ne faudrait pas d'abord apprendre à lire. »

Je voudrais bien savoir comment il pourra rédiger un livre entier s'il ne sait même pas quel cours fréquenter.

Tout en le regardant pousser son soupir-chut, Marnie Shale poursuit son discours: ce ne pourrait être qu'une goutte dans l'océan des inégalités pourtant elle espère que notre société, à commencer par le secteur de l'édition, va enfin non seulement entendre mais écouter et approuver les sans-voix.

— ... car c'est ainsi qu'on émerge de l'ignorance. Il est temps de rétablir l'équilibre rejeté des siècles durant, lorsque la littérature ne tournait qu'autour des Blancs, hétérosexuels, bourgeois, aptes au travail, neurotypiques...

Elle porte les pouces à ses oreilles, agite les index et les majeurs. J'ai déjà vu des gens faire ça, ça veut dire autre chose que juste se donner une tête de lapin, mais je ne me rappelle plus quoi.

— ... et manquait de souplesse. Durant trop longtemps, les membres des communautés BAME et LGBT, encore moins ceux de...

Je ne peux plus vraiment écouter, embrouillée par les mouvements de ses doigts, d'autant que je cherche ce que peut signifier cet acronyme : B-A-M-E. Et LGBT, au fait ? Ça ne sonne même pas comme de vrais mots. Ce sont peut-être des endroits. On parle d'une communauté quand des gens vivent ensemble quelque part. Ce sont peut-être des pays : Bame et Lgbt. Sans doute en Russie, ou ailleurs, dans un coin où les mots sonneraient autrement.

Tandis que je m'efforce de chercher ce que la prof peut bien vouloir dire, à moins qu'elle n'articule mal certains mots, je me rends compte qu'elle a encore prononcé mon nom. D'ailleurs, elle me regarde, la tête penchée sur le côté. Elle veut vérifier si je suis toujours d'accord pour que le groupe apprenne la *chose*, si ça ne m'ennuie pas qu'elle leur en parle. La chose en question tournant autour de *moi*, avec ma cervelle un peu spéciale. Elle veut mentionner ma mère biologique qui m'a esquiné le crâne en buvant de l'alcool alors que je grandissais dans son ventre. Ça m'a infligé ce qu'on nomme un trouble du spectre de l'alcoolisation fœtale, également appelé TSAF. Et je dis non, parce que ça ne m'ennuie pas et, de toute façon, elle en a déjà parlé à maman, Jenny. Elles ont eu une longue conversation au téléphone au sujet de ma présence à ce cours, pour s'assurer que je serai capable de le suivre, mais aussi pour se demander si les autres élèves devraient être informés de la *chose*, et maman a dit qu'il valait toujours mieux

en informer mon entourage car je n'ai pas à en rougir, et qu'ils comprendraient. Pas au point d'éclater de rire non plus, a ajouté maman en rigolant.

Elles se connaissent un peu, Marnie Shale et elle. Parce que maman, Jenny Nicely, est une poétesse. Sauf que, malheureusement, comme ça ne rapporte pas des millions, elle travaille aussi à la librairie. Celle près de la gare. Et, quand Marnie Shale a publié son nouveau livre, il y a quelques années, elle est venue y faire une séance de dédicace pour que les gens l'achètent. Avec maman, elles ont parlé de poésie, des librairies, d'idées et de la vie. Après quoi, elles sont restées en contact. Sur Twitter et Facebook, et aussi parfois au téléphone.

Marnie parle d'obstacles, de défis, de jalons et de triomphes. En me regardant. Et en souriant beaucoup.

— ... je ne vous dis ça que parce que Hope m'a demandé d'aborder le sujet avec vous ; elle estime que vous vous sentirez plus à l'aise ensemble si tout le monde est au courant des dangers qu'elle a affrontés. Si je suis certaine que vous ne pouviez tous que parfaitement comprendre, je pense que vous serez d'accord pour qu'en témoignage de son endurance...

— On s'en fiche de ce que ça veut dire !

Dans mon ardeur à les prévenir, au cas où ils ne sauraient pas, j'ai oublié de lever le doigt. Tant pis, je continue :

— En fait, ce sont les gens qui comptent. J'ai un job, je sais lire et écrire. Peut-être que je suis bleue, ou un peu indigo, mais ni rouge ni orange ou...

J'essaie de me rappeler quelle couleur vient ensuite. Quelque chose comme une bataille. Mais je n'arrive pas à voir laquelle. Alors je dis à la place :

— Et je n'ai jamais sauté d'une voiture ni été en prison.

Sinon, ils ne se rendraient pas compte que je puisse faire partie du bon côté de l'arc-en-ciel et que, même si j'oublie certaines choses, même si j'ai la tête en vrac comme un vide-grenier – enfin pas une vraie vente avec une théière jaune ou une sorbetière encore dans sa boîte d'origine, bien sûr, juste la tête en vrac – et que même si je dois parfois crier un peu, je suis...

Je ne peux pas parler d'arc-en-ciel. Ça, c'est juste entre maman et moi. On est les seules à se raconter ça. Non, je veux dire un autre mot, bien sûr. Je veux dire...

S'ensuit un court silence car je cherche mes mots, mais je n'ai qu'arc-en-ciel en tête et tout le monde me regarde, en attendant la suite, à part un type qui tousote. Pas celui du roman policier, ni celui de l'ascenseur, mais un autre, avec un T-shirt au nom du groupe The Clash. Sauf que je ne me rappelle pas le mot et Marnie sourit – comme toujours – avant d'ajouter :

— C'est bon, très bien, Hope Nicely. Maintenant, écoutons d'autres membres du groupe pour savoir ce que vous comptez tous réaliser à la suite de ces cours ; après, nous ferons un petit exercice.

Sur le coup, je pense qu'elle veut dire un exercice comme à l'école pour l'éducation physique ou pour s'échauffer avant la gymnastique ou le basket-ball. Et j'ai presque envie de le crier parce que ça ne nous aiderait pas à écrire un livre de faire de la musculation, ou de toucher nos pieds ou de courir sur place. Mais j'étouffe un petit rire, je suis tellement bête d'avoir cru qu'elle pouvait vouloir parler de ça. Elle parlait d'un exercice

écrit, bien sûr. Maman – elle s’appelle Jenny Nicely – m’a dit qu’on allait sans doute faire quelques exercices dans ce cours. Et j’avais déjà cru la même chose – sur le fait de me toucher les pieds –, et maman a dit non, qu’elle parlait d’exercices écrits – genre description de paysage ou de gens, ou de pure imagination – alors c’est complètement idiot de ma part d’y repenser. Cependant je ne ris pas trop fort pour ne pas interrompre ma prof et je crois que personne n’a rien remarqué. Sauf peut-être l’homme au foulard noué, car il me regarde plutôt intensément.

Il n’est même pas en train de parler. Parce que c’est Danny Flynn qui le fait, assis à sa gauche – doigt levé, oui, le gauche – avec ses cheveux brun clair qui virent vers l’orangé et ses boucles assez longues pour un homme, sauf sur le front où il n’y en a pas trop. Il nous a dit son nom et voilà maintenant qu’il parle de son livre dont l’histoire se passe dans un monde futur où il ne reste pas assez d’air frais pour tous les bébés qui arrivent, si bien que seuls les enfants de gens très riches peuvent vivre dans le monde normal, qu’on appelle le Monde d’en haut, tandis que ceux des pauvres doivent aller dans des grottes où il faut collecter de l’eau comme source d’énergie mais aussi la purifier pour permettre aux gens d’En Haut de la boire.

Et Marnie Shale lui demande s’il pense que ce livre est assez différent de tous les autres romans post-apocalyptiques – ce n’est pas une critique mais... –, et si son intrigue ne lui semble pas fréquenter un peu trop les sentiers battus. C’est bien l’expression qu’elle utilise, comme s’il écrivait le livre avec ses pieds. Comme

s'il faisait les cent pas tout en racontant son histoire. Comme si tous les livres déjà écrits étaient foulés aux pieds par leurs auteurs. Et l'homme – Danny – laisse passer un certain temps avant de répondre. Maman dit toujours que je ne suis pas trop douée pour déchiffrer l'expression des gens, mais il serre assez les dents, il a les joues plus rouges que tout à l'heure, et je me demande s'il n'est pas en train de compter jusqu'à trois pour s'empêcher de crier ou de se cogner la tête contre la table. Et je me dis que ce serait horrible de passer ses journées sous terre à devoir collecter de l'eau dans des seaux, et je me demande si avoir une maman poétesse et vendeuse en librairie me rapporterait assez pour être un bébé du Monde d'en haut, même si on ne gagne pas des millions, hélas ! Trois fois hélas !

Danny parle maintenant de canon littéraire dystopique – plutôt déroutant quand on sait qu'un canon est une grosse arme à feu utilisée par les pirates pour tirer des boulets gros comme des boules de bowling mais en gris. Je n'ai lu aucun livre des auteurs dont il mentionne l'influence : Margaret Atwood, Aldous Huxley et Philip K. Dick. Je m'assieds sur mes mains quand il cite ce nom et me mords les lèvres parce que c'est mal élevé de rire quand quelqu'un parle, bien que je n'en aie pas trop envie, parce que *dick* veut dire « pénis », et je ne sais pas si Danny Flynn s'en rend compte, alors c'est trop marrant. Les questions de Marnie me font l'effet d'une musique qui monte et qui descend, grâce à son accent. Tandis qu'il offre des réponses plus plates. Je ne crois pas qu'il ait un accent, en fait.

l'Archipel

Vous avez aimé ce livre ?
Il y en a forcément un autre
qui vous plaira !

Découvrez notre catalogue sur
www.lisez.com/larchipel/45

Rejoignez la communauté des lecteurs
et partagez vos impressions sur



www.facebook.com/editionsdelarchipel/



[@editions_archipel](https://www.instagram.com/editions_archipel)

Achévé de composer
par Atlant'Communication